

« Demande un esprit sain dans un corps vigoureux » – lecture d’*Un assassin est mon maître* d’Henry de Montherlant

“Pray for a Sound Mind in a Healthy Body” –
Reading of *Un assassin est mon maître* by Henry de Montherlant

HASSOUNA MANSOURI

UMR Héritages – Cergy Université, Paris
mansouribassouna@yahoo.fr

Mots-clés

roman ; psychose ;
Afrique du Nord ;
Henry de Montherlant ; corps ;
dérèglement
physiologique ;
pathos.

Un assassin est mon maître est un roman d’Henry de Montherlant commencé à Alger en 1929 et publié à Paris en 1971. C’est le récit d’Exupère qui, étouffant en métropole, se fait muter à Oran en tant que bibliothécaire. Il fait la connaissance de Saint-Justin qui apprécie son travail. Le directeur de la bibliothèque arabo-musulmane le fait venir à Alger. Alors qu’il pense en finir avec sa psychose, Exupère se sent persécuté par son supérieur et son mal ne fait que s’aggraver. La déstabilisation psychique s’accompagne d’une faiblesse intenable qui conduit le personnage vers une fin tragique. Le corps est à l’image de l’âme qui est en perte de repères. Le mal contre lequel Exupère se bat dans son esprit se traduit par une souffrance et un dérèglement physiologique. Nous nous proposons d’analyser la manière dont cette psychose est prolongée par la souffrance du corps. Elle est transformée en un sujet littéraire érigeant ainsi le personnage pathétique peut en un type particulier de héros romanesque.

Keywords

novel; psychosis;
North Africa; Henry
de Montherlant;
hero; tragedy;
pathos.

Un assassin est mon maître [*A Murderer Is My Master*] is a novel by Henry de Montherlant which he began to write in Algiers in 1929 and published in Paris in 1971. It is the story of Exupère who, suffocating in France, is transferred to Oran as a librarian. There, he meets Saint-Justin who appreciates his work. Then, the director of the Arab-Muslim library brings him to Algiers. Just as he thinks he is putting an end to his psychosis, Exupère feels that he is persecuted by his superior and his illness only gets worse. The psychic destabilization is accompanied by an untenable weakness that leads the character to his tragic end. The body is the image of the soul, which has lost its bearings. The evil that Exupère fights against in his psyche translates into suffering and physiological disruption. We propose to analyse the way in which this psychosis is prolonged by the suffering of the body. It is transformed into a literary topic, thus establishing the pathetic character as a particular type of a novelistic hero.

Entre 1925 et le milieu des années trente, Montherlant fait des séjours interrompus en Tunisie, en Algérie et au Maroc. De son propre aveu, le 15 janvier 1925 (date de son premier départ rejoignant le Maroc par l'Espagne), il reste « hors de France, courts et longs séjours additionnés, sept ans et deux mois » (Montherlant, 1963 : 572). Hormis quelques séjours en Espagne, en Italie et dans le Midi, il passe l'essentiel de cette période au Maghreb. De son propre aveu aussi, cette date « fut une charnière » dans sa vie (572). Il entame l'expérience africaine avec le regard de quelqu'un qui baigne encore dans l'univers de ses premières œuvres à l'instar des *Olympiques*, *Le Songe* et *Les Bestiaires*. Alban de Bricoule, qui est l'incarnation de l'héroïsme viril, est la figure centrale de cette période qui est placée sous le signe du corps vigoureux, combattant et qui ignore tout ce qui a trait au sentimentalisme.

Contrairement aux premières œuvres qui célèbrent un corps bien portant et plein d'énergie, les textes maghrébins donnent à voir un corps plutôt faible qui va de pair avec une âme trouble : Auligny est hésitant et indécis dans *La Rose de sable*, M. est malmené par des crises de bronchite et de doute autour de son rapport à son boy dans *Moustique* et Exupère sombre dans une névrose tragique dans *Un assassin est mon maître*. La découverte de l'Afrique, intervenant à un moment de crise et de doute existentiels, met Montherlant face au thème de la faiblesse qu'il traite particulièrement dans ce dernier roman, commencé à Alger en 1929 et qui ne sera publié qu'en 1971. C'est le récit d'Exupère qui, étouffant en métropole, se fait muter à Oran en tant que bibliothécaire. Il fait la connaissance de Saint-Justin qui apprécie son travail. Le directeur de la bibliothèque arabo-musulmane le fait venir à Alger. Alors qu'il pense en finir avec sa psychose, Exupère se sent persécuté par son supérieur et son mal ne fait que s'aggraver.

Chez Montherlant, la devise de Juvénal (1842 : 22)¹, que nous mettons en titre de notre article, correspond à l'idée qu'un corps bien portant est une condition d'existence pour un esprit animé par « la volonté de puissance », pour reprendre l'expression nietzschéenne. Pierre Sipriot rappelle qu'Henry de Montherlant était un grand lecteur de Spinoza et de Malebranche. Il a fini par acquérir l'idée que « l'âme n'est autre chose que l'idée du corps avec la vie qui l'entoure » (1990 : 446). La pression que Saint-Justin exerce sur Exupère est renforcée par la chaleur algéroise que le personnage trouve de plus en plus difficile à supporter jusqu'à l'étouffement.

Ce qui nous intéresse ici, c'est l'idée que le corps bien portant favorise l'épanouissement de l'esprit. Chez Juvénal, ce dernier doit être sage et chercher la modération en tout. En revanche, chez Montherlant, l'esprit sain est celui qui ne se laisse brider par aucune limite. Paradoxalement, Exupère est le contraire de ce modèle de personnage. Il se profile comme un exemple d'antihéros. À travers le portrait de ce personnage, nous nous proposons d'analyser ce tournant de la vision du monde dans laquelle le corps tient une place de choix. Le malaise du corps est la traduction de la crise psychique par laquelle passe le personnage. Le corps malade, l'esprit doit suivre. L'affaiblissement du corps va de pair avec l'état d'une âme qui finit en proie aux doutes et aux hésitations. Comment continuer à chercher, avec entêtement, la jouissance physique et l'épanouissement existentiel quand on a un corps défaillant ?

Le corps en tribulation et l'âme en tourmente

Exupère est « le pauvre type » par excellence. Le personnage de ce bibliothécaire algérois intervient à un moment où Montherlant met en scène une « série de personnages anxieux »

¹ « Ut sit mens sana in corpore sano » est l'expression qui résume la vision de la vie humaine idéale chez cet auteur et dans laquelle le corps et l'esprit sont étroitement liés.

(Domenget, 2003 : 154) en rapport avec l'atmosphère de crise générale dans laquelle les textes maghrébins trouvent leur sens. Il intervient aussi à un moment où Montherlant lui-même vit une crise existentielle profonde. Jean-François Domenget estime même que, dans *Un assassin est mon maître*, Montherlant a parlé de sa propre peur de devenir fou. L'écrivain se voit dans le sort de ce personnage détraqué du nom de Léo Crozet² qu'il aurait croisé à Alger pendant les années 1928-1929, et qui lui inspire un projet de livre sur l'hôpital. Entre 1930 et 1932, il prend des notes. Soulignons au passage que c'est à la même époque que Montherlant entreprend la rédaction de *La Rose de sable*, ce qui corrobore notre analyse de l'esprit dans lequel le personnage d'Auligny est aussi imaginé. En 1969, l'écrivain est lui-même malade et séjourne quelque temps à l'hôpital. « A quarante ans de distance, il y a d'étranges similitudes avec ce qu'il a vécu ces derniers mois à l'hôpital » (Sipriot, 1990 : 446). Justement, il reprend les notes de *Moustique* pour les retravailler. Il nous importe, donc, de mettre l'accent sur la ressemblance qu'il y a entre ce héros et les autres personnages imaginés pendant la même période. Nous les regroupons dans la notion générale de sensibilité, comme attitude malade de composer avec les sentiments. De ce point de vue, Exupère est un cas clinique pour aller dans le sens de ce qu'écrit Jean Delay, d'où le titre de sa préface : « Le cas Exupère ».

Michel Raimond va dans le même sens en estimant que « Montherlant écrit ici le roman d'un malade mental » (1982 : IX-LVI, XXXIV). Non seulement les pauvres types sont écrasés par les personnages qui leur sont supérieurs, mais ils sont incapables d'exercer leur autorité sur les autres, même quand celle-ci leur est d'office attribuée par le fait même de leur fonction. Le lieutenant Auligny a du mal à prendre le ton propre à la carrière des armes. Pour exercer son autorité sur ses subalternes, il est obligé de « les commander sur le ton de la conversation, à leur expliquer ses ordres, à causer, voire à plaisanter avec eux » (Montherlant, 1982 : 42). La comparaison entre les deux personnages nous semble pertinente de ce point de vue parce que Saint-Justin a une conception militaire de la manière dont il dirige la bibliothèque franco-musulmane. « Aux yeux du martial Saint-Justin, le personnel d'une bibliothèque est un régiment où les attitudes sont déterminées par le grade, obéissance déférente vis-à-vis de l'échelon supérieur, autorité sans faille, voire rigueur, vis-à-vis de l'échelon inférieur » (Delay, 1971 : 1073) . Dans un esprit pareil, Exupère est incapable d'entretenir une relation adéquate avec « l'échelon inférieur », selon les normes régissant les rapports hiérarchiques au sein de l'administration.

Or, incapable de commander, Exupère est condamné à ne pas trouver sa place dans un tel système. Et cela se manifeste dans la manière dont il se comporte avec son subalterne Livorno, le garçon de salle à la bibliothèque franco-musulmane. Exupère ne commande tout simplement pas à Livorno. Pour éviter cela, il va même jusqu'à exécuter lui-même les tâches dévolues à son subalterne. Quand son supérieur, Saint-Justin, lui en fait la remarque et le somme de faire exécuter les ordres par l'échelon inférieur, l'administrateur adjoint descend encore d'un cran dans le sens de l'infériorité. Il transmet les ordres de son supérieur « en s'excusant et en suppliant Livorno : "Monsieur l'administrateur me prie de vous demander de vouloir bien" » (Montherlant, 1971 : 1174). En cela, Exupère est tout le contraire de Saint-Justin. Si le garçon de salle est « monsieur Livorno » pour le premier, il n'est rien d'autre, aux yeux du second, qu'une « ordure » ou un « avorton roublard » ou, encore, un « bas-méditerranéen » (1144). Pourtant, et ce dès son premier jour, en lui faisant visiter la bibliothèque, le bibliothécaire en

² Léo Crozet, « Lettre à Montherlant (Inédite) », 6 octobre 1963.

chef l'avertit. En lui présentant le personnel, il lui recommande de se méfier de Livorno. Et que fait Exupère par la suite ? Il intériorise cet aplomb que Saint-Justin a sur lui, et il se place du côté de « l'ordure ».

Il en va de même de Manoussié. Plus Saint-Justin diminue celui-ci, plus Exupère le défend. Pour le premier, il ne peut être qu'un indicateur de police. Pour le second, il est correct et cela lui suffit. Là-dessus le supérieur l'accuse de jouer « le jeu de l'honnêteté » (1122). Plus loin, lorsqu'il évoque la croix de guerre que Colle se fait l'honneur d'exhiber, il essaie de lui enlever tout mérite :

Il n'a pas la croix de guerre. Il a appartenu à un régiment qui avait la fourragère de la croix de guerre. Il y était peut-être cuisinier, ou tailleur, ou ordonnance. C'est un imposteur. (1123)

Exupère négocie sa position entre son supérieur, un personnage martial, fort et fanatique de l'autorité administrative d'un côté, et son subalterne, de l'autre, qui est dans une position inférieure sur le plan professionnel, étant son subordonné, et du point de vue moral, tel qu'il est jugé par Saint-Justin. Ainsi, plus le bibliothécaire en chef insiste sur la distance qu'Exupère doit garder par rapport à Livorno et à Manoussié, plus celui-ci cherche des moyens pour les défendre. Il en va de même d'Auligny. Dans sa fonction militaire, il est conscient de se trouver entre les forts (les officiers coloniaux) d'un côté, et les faibles, c'est-à-dire les indigènes, de l'autre. Exupère sollicite le soutien de Livorno et de Colle d'Épate, tout en étant lucide quant à la manière dont ceux-ci profitent et même se moquent de lui. Il en va de même de Saint-Justin, qui est approché en tant que père en même temps que protecteur, mais aussi en tant que persécuteur et tortionnaire. Auligny et Exupère font face à la situation grâce à un mécanisme à deux vitesses. Ils transposent les conflits, qui sont ingérables dans la réalité, dans leur propre conscience qui demeure un terrain plus bienveillant. Ainsi ils peuvent tranquillement démêler leur monde. Étant des personnages en involution, puisque spécialistes des actes manqués, ils se définissent par la négation de l'action.

Nous aurions affaire ici à des sujets décrits – avant le déclenchement du délire – comme des sujets sensibles, introvertis, timides, hyperémotifs, intériorisant les affects, réfrénant leurs pulsions, s'auto-dévalorisant, susceptibles, mal assurés dans leur relation à la sexualité, etc. Un événement, une « expérience vécue » (*Erlebnis*), souvent une remarque, un reproche, un regard, va déclencher le délire, comme la goutte d'eau faisant déborder le vase. Pas d'hallucination, pas de grand délire, mais un délire essentiellement de « relation », avec sentiment de persécution, sentiment surtout d'échec, d'insuffisance et d'humiliation, impression de malveillance de l'entourage, interprétations délirantes de menus faits du quotidien, ressentiment, insécurité, auto-dévalorisation. L'ensemble du tableau se situerait donc sur le plan relationnel. (Brémaud, 2018 : 206-213)

Le personnage chez Montherlant n'est pas monolithique. Son intérêt ne réside pas seulement dans le pathétique. La sensibilité, quand bien même elle serait excessive, n'est pas systématiquement le contraire de l'intelligence. Nous parlons d'une forme singulière d'intelligence dans la mesure où elle associe une haute idée de soi et de l'intégrité morale à une conscience aiguë de son propre malaise et de son handicap relationnel. C'est pourquoi cette

intelligence se traduit par un délire de relationnel ou une « paranoïa sensitive » selon les termes de Nicolas Bremaud. Le délire est une traduction d'un travail continu sur soi. Le paranoïaque prend conscience de soi et surtout du profond malaise qu'il vit dans son rapport à son environnement. Son manque de confiance en soi fait qu'il cherche toujours des points d'appui dans un autre qui fait l'objet d'une projection. Conscient de sa faiblesse, il cherche du soutien chez des personnages qui sont plus forts que lui, quitte à ce que cette force se tourne contre lui. Ainsi le principal souci d'Exupère est de se faire reconnaître de la part de son supérieur tout en pensant que celui-ci est en train de l'humilier.

Poussée à son extrême, cette posture aboutit à un renversement des rapports de force sur le plan mental. C'est dans ce rapport déséquilibré que réside, peut-être, tout l'intérêt du héros montherlantien. Il est engagé dans une dynamique qui lui permet de compenser son inhibition dans la réalité par une force d'analyse dans son imaginaire. Au niveau de son débat intérieur, il parvient à transcender le handicap auquel il est confronté dans le monde réel et à surplomber ceux qui l'écrasent. Introversi comme il est, il se crée un lieu où il est en sécurité, où il prend sa revanche sur le monde qui lui est hostile et où il ne parvient pas à trouver sa place. Tout en s'écrasant devant la supériorité de Guiscart, Auligny se venge dans sa pensée profonde. Quand le peintre lui confie qu'il n'accorde pas d'importance au travail, Auligny, tout en se sentant offensé, ne peut s'empêcher de penser que c'est du « chiqué » parce que « les paroles de Guiscart provoquaient en lui la même réflexion qu'avait provoquée sa peinture : Ce n'est pas sincère » (Montherlant, 1982 : 15). Lorsque Guiscart dit que ni la gloire, ni la postérité ne l'intéressent, Auligny le méprise tout simplement.

Un héroïsme d'un autre type

Exupère procède d'une stratégie comparable face à l'aplomb que Saint-Justin exerce sur lui. Au moment où Exupère est très affaibli et vient solliciter le soutien de son patron pour se faire muter à Paris, celui-ci lui raconte une anecdote sur un malade qui a un pet de travers et à qui le médecin signifie qu'il a une péritonite. Le subordonné trouve l'histoire de mauvais goût et son supérieur dénué de subtilité. Il feint de ne pas comprendre alors qu'au fond de lui-même, il prend le dessus sur son interlocuteur : « Que voulez-vous dire ? ("Comme il est grossier!" pensait Exupère, momentanément ravi) » (Montherlant, 1971 : 1183).

Pour Exupère, les déceptions s'enchaînent au fur et à mesure qu'il enchaîne les conversations avec son patron. La haute idée qu'il a de lui au départ se ternit peu à peu. Ainsi, il comprend qu'il n'a pas le niveau intellectuel qu'il lui prêtait et que « le commerce intellectuel dont rêve tout disciple » (1076) s'avère impossible. De la sorte, le territoire perdu dans la réalité est récupéré au fond des « abîmes, où le physique et le moral, le réel et l'imaginaire, le véritable et le simulé se chevauchent inextricablement ou se remplaçaient instantanément » (1207). Auligny et Exupère se sentent entourés d'un monde hostile. Alors, ils se réfugient dans leur monde intérieur, là où ils se sentent en sécurité et là où ils sont hors de toutes portées. C'est là, surtout, qu'ils jouissent d'une supériorité incontestable. C'est là, enfin, qu'ils sont en cohérence avec leurs hautes idées morales.

Il se dégage, de tout cela, une idée centrale : ceux qui font les durs ne sont pas nécessairement ceux qui comprennent mieux le monde, semble nous dire Henry de Montherlant. Ils n'ont pas le sens des nuances et sont incapables de faire la différence entre ce qui est juste et ce qui ne l'est pas. A travers le prisme de son délire, Exupère observe et analyse le monde. Il prend de la hauteur et juge ceux qui lui sont supérieurs dans la réalité en comprenant qu'ils sont du mauvais côté de la vérité.

La deuxième stratégie des personnages névrotiques consiste à prendre sur eux-mêmes le poids de la pression du fort pour l'alléger sur le faible qui est sous leur autorité. Ainsi le lieutenant, en prenant le parti des indigènes, considère la situation à travers le prisme de son propre sens de la justice. Il s'identifie aux bons en étant faible devant les méchants. De même, Exupère croyant rendre justice à Livorno, si celui-ci exécute ses ordres, remercie celui-ci avec une effusion exagérée. Là-dessus, c'est lui qui subit la colère de son supérieur lui rappelant qu'« apporter un livre fait partie de son service. Vous n'avez pas à le remercier. Mais remercier est une maladie chez vous » (1074). La faiblesse d'Exupère est une maladie à plusieurs plis. S'excuser est aussi une maladie chez lui. Il a presque honte d'exister. Il ne réclame jamais à Colle d'Épate l'argent qu'il lui doit. S'il le fait, c'est qu'il est au bout du rouleau et qu'il n'a pas à qui emprunter, se dit-il pour justifier son manque de courage. Il transmet ses instructions à son subalterne par lettre interposée. Pour lui, c'est « une nécessité absolue » (1217), car elle lui évite la confrontation. Malgré cela, il ne peut s'empêcher de se sentir coupable et d'éprouver de la honte à réclamer ce qui lui est, en principe, de droit selon la hiérarchie administrative.

Il s'agit bien, chez Exupère, d'une sorte de maladie. C'est un personnage « piqué », pour reprendre le mot de Saint-Justin pour désigner ceux qu'il n'apprécie guère. Avec Saint-Justin, c'est encore une autre manière de se placer en situation de faible face à un personnage fort. « Ce faible est attiré par les hommes qui ont du culot ou par ceux qui ont de la superbe » (Sipriot, 1982 : 448). Colle est un personnage qui a de l'aplomb ; Saint-Justin a de la superbe. Exupère n'a ni aplomb ni superbe. C'est pourquoi il est attiré par les deux personnages dans une recherche désespérée de reconnaissance, ou, pire encore, de masochisme. Pour revenir à la dialectique de la domination et de la servitude selon Hegel, Exupère « doit traverser l'épreuve de sa reconnaissance par l'autre, et c'est dans cette reconnaissance qu'on rencontre la figure de la maîtrise et de la servitude » (Badiou, 2016 : 37). Toutefois, son drame vient du fait que cette reconnaissance ne vient jamais parce qu'il est inhibé par son auto-inhibition, qui lui est intrinsèque.

Le personnage de Saint-Justin ne connaît aucune évolution. C'est la manière dont il est perçu par Exupère qui change. Il ne s'agit pas de persécution « mais d'un délire de persécution » (Delay, 1971 : 1051). Le bibliothécaire en chef est cohérent avec lui-même. C'est son adjoint qui lui prête, comme il avait pris ses appréciations pour des signes d'affection, des intentions malveillantes depuis qu'il a compris qu'ils n'étaient pas de la même race. A partir de ce moment, il prend chaque remarque venant de lui comme une volonté de lui faire du mal. Par exemple, si le supérieur ne prend pas de vacances, ce n'est que pour ennuyer Exupère, pense ce dernier. Sur l'ordonnance que lui remet le médecin, il lit « à l'heure du décès », au lieu d'« à l'heure du dîner ». Il se rend compte de la confusion et, pourtant, il continue son semblant de raisonnement et conclut en inculpant le docteur d'être complice de Saint-Justin pour le tuer : « Il se dit : Les gribouillages des médecins sont bien connus. Ce qu'on ignore généralement, ce sont leurs buts : celui-là était de me faire crever, c'est un coup de Saint-Justin » (Montherlant, 1971 : 1180-1181).

Exupère a un mode de fonctionnement où les deux niveaux de son existence se mêlent : sa vie et son délire. Ainsi, lorsqu'il demande audience à son supérieur pour appuyer sa demande de mutation à Paris, il s'y prend par une double approche. Il commence par évoquer des problèmes de santé que Saint-Justin rejette les uns après les autres, l'accusant d'être « un simulateur et un farceur » (1184). En apparence, il avance des arguments de santé. Au fond de lui-même, il cherche à apitoyer son persécuteur. Lorsque son entreprise qui s'appuie sur des éléments objectifs n'aboutit pas, le personnage active le mécanisme du délire. La frustration qui

émane de la réalité fait intervenir l'imaginaire qui prend le dessus. L'ulcère dont il est question n'est plus à prendre au sens propre seulement, mais aussi au figuré. Comme il n'existe pas réellement, puisqu'Exupère n'est pas vraiment malade, c'est l'acception métaphorique qui mérite d'être privilégiée. Il ne renvoie plus au mal physique mais à la souffrance psychique et imaginaire qui ronge le personnage : « Mon ulcère, c'est vous qui me l'avez donné, par votre méchanceté. Il est votre punition » (1185).

Le changement de registre à travers des termes comme « méchanceté » et « punition » donne à l'échange l'aspect d'une confession où Saint-Justin prend une dimension divine. Exupère n'est pas un corps malade, mais plutôt une âme tourmentée.

La scène qui suit ces propos est digne d'une pièce de théâtre tragique. Exupère se jette littéralement aux genoux de son tortionnaire dans une dernière supplication accompagnée d'une attitude de soumission totale et d'auto-humiliation. Celle-ci se traduit non seulement par les propos, mais aussi par la posture. C'est que, comme l'écrit Jean Delay, « les réactions d'opposition et les protestations viriles » (1065) sont complètement inhibées chez lui :

Exupère, à bout de tout, tomba à genoux devant M. Saint-Justin (le geste même des suppliants antiques, qui fait voir comme ce geste était naturel), mit sa joue contre ses genoux.

Je vous en supplie, monsieur l'Administrateur, je vous supplie, ayez pitié... Faites-le par charité. [...] Je suis tué par ce pays. Je suis tué aussi par la façon dont vous vous conduisez avec moi. À votre contact, je doute de ma qualité d'être humain. C'est cela votre grand péché. (Montherlant, 1185)

A ce stade, Exupère perd tout rapport à la réalité. Ayant perdu tous points de repère, il ne peut plus se tenir debout. Par sa posture, il se remet à Saint-Justin comme on se remet à une personne qui a le droit de vie et de mort sur soi. Désespéré, il n'a plus que le divin comme dernier recours. Il ne peut concevoir son rapport à son supérieur qu'en termes religieux. Son discours prend la forme d'une prière où l'interjection « monsieur l'Administrateur » résonne comme celle de « monseigneur » dans la supplique d'un repentant. Exupère interpelle son supérieur comme on interpelle Dieu : en termes de « pitié » et de « charité ». Il l'interpelle aussi comme on interpelle le diable, puisqu'il est responsable de tout le mal qui s'abat sur lui. Alors, la supplique se transforme en une accusation de « péché ». Le décalage avec la réalité plonge Exupère dans un délire religieux où il ne sait plus s'il a affaire à un dieu ou à un diable.

Cette scène est une répétition, au sens théâtral, avant la générale qui sera la dernière entrevue entre les deux hommes. Exupère reçoit sa lettre de mutation à Paris, mais il apprend qu'il doit passer une visite psychiatrique à la Salpêtrière. Il demande audience à Saint-Justin pour lui demander d'intervenir afin de lui éviter cela. Celui-ci refuse catégoriquement, d'autant plus que cette visite intervient à la suite de sa propre suggestion. Pire que ce refus, Exupère ne trouve pas chez son patron de signe d'affection ni d'égard pour lui. Il ne reçoit même pas un « compliment de sortie, même banal » (1223) que l'on doit adresser d'habitude à un collaborateur qui part. Il ne reçoit pas non plus le moindre signe de charité chrétienne dans le genre des formules ordinaires comme : « Dieu vous garde ! » (1223) Plus Exupère se montre faible, plus Saint-Justin reste impassible comme du marbre. Plus même, il est excédé. « Pas de pitié pour les canards boiteux » (1219), cette phrase répétée plus d'une fois résume la pensée qu'il a au sujet des faibles. Le caractère pathétique d'Exupère ne fait pas fléchir celui dont le nom associe deux valeurs chrétiennes : la sainteté et la justice. Maltraité par la vie et souffrant

dans son corps, il cherche à sauver son âme auprès de Saint-Justin. Mais il ne reçoit pas le moindre geste chrétien de la part de ce dernier.

Lorsque l'humilité excessive d'Exupère tourne à la paranoïa, le bibliothécaire en chef n'en peut plus et décide d'en finir en prenant congé de son collaborateur. Or, ce moment est crucial pour ce dernier parce que c'est ce qu'il redoute le plus. Jusqu'au tout dernier instant, il aurait espéré le moindre geste d'affection ou d'égard de la part de son persécuteur, mais non, rien. Il disparaît symboliquement avant de disparaître physiquement. Il cesse d'être. Il perd sa substance en tant qu'être humain. Il est incapable de communiquer comme il est incapable de se tenir correctement et de garder le contrôle de son corps. Il sait au fond de lui-même que la séparation d'avec Saint-Justin, en fait la séparation dans des conditions pareilles, signifie tout simplement sa mort :

Dans le moment précis où son âme se relâchait au point qu'il prononçait les paroles qu'il ne devait pas prononcer, son corps lui aussi s'était relâché et, comme l'autre fois, il avait été pressé par le besoin d'uriner. Cependant, cela n'était qu'un avertissement et ne l'inquiéta pas outre mesure. Tout à coup, à l'instant que son congé lui était signifié, la chose éclata, incoercible : comme les phrases qu'il devait retenir, le liquide qu'il devait retenir, sortit. (1225)

Le va-et-vient entre le corps et l'âme aboutit à un moment où le personnage perd tout contrôle sur ses capacités physiques et spirituelles. À travers la comparaison du discours du personnage avec le relâchement de son corps, le narrateur donne à voir le sommet de la crise que celui-ci a atteint. Ayant tenté de s'élever par l'âme, il est rattrapé par sa condition physique et physiologique. Toute son existence est résumée par le verbe « sortit ». Il annonce ainsi le sort final du personnage qui est condamné à quitter le monde.

Jusqu'à cet instant, Exupère, même en se sachant partant, s'accroche à un dernier fil d'espoir en un geste quelconque de la part de Saint-Justin. Or, le quitter ainsi sans avoir reçu ne serait-ce qu'une formalité de congé, lui enlève sa qualité d'être humain. Son existence n'a plus aucun sens. Il peut se rappeler la fois où, lorsqu'il s'est mis à nu devant son patron en se montrant au comble de son pathétisme, celui-ci lui réplique : « Eh bien je me demande ce que les gens comme vous font sur la terre » (Montherlant, 1971 : 1215). Voici que cette phrase trouve son sens en ce moment précis où Exupère quitte Saint-Justin et, par là même, quitte la vie tout court. Des phrases simples et courtes rendent compte de son état d'esprit : « L'inhibition le terrasse. [...] Paralysie » (1230). Exupère est humilié par la soumission et la supplication. Maintenant, il finit par être « achevé par le ridicule » (Delay, 1971 : 1092). Il quitte la bibliothèque franco-musulmane d'Alger et, par là même, il quitte la scène du monde.

Il n'y a pas de place pour Exupère dans cette société. C'est le constat terrible que Montherlant semble tirer de ce drame, au sens pathétique du terme. Cela ne fait pas d'Exupère un personnage moins humain aux yeux du narrateur. Les interventions de ce dernier peuvent être destinées à souligner le ridicule du personnage. Elles peuvent être inscrites aussi dans un regard critique porté sur la société. Ce n'est pas Exupère qui a perdu son âme à force de se ridiculiser, c'est plutôt la société qui a perdu son humanité. L'épilogue d'*Un assassin est mon maître* met l'accent sur l'empathie que Montherlant a pour les faibles, sans pour autant qu'il en soit lui-même un. Cela peut être interprété de deux manières. La première est que Montherlant s'octroie une forme de générosité envers les autres. Dès sa jeunesse, il avait un côté protecteur qu'on retrouve notamment dans *Le Songe* et dans *Les Garçons*. On le retrouve aussi dans la

manière dont les serviteurs sont traités. Pensons à la générosité de M. vis-à-vis de Vincent dans *Moustique* et à celle d'Auligny vis-à-vis de Boualem dans *La Rose de sable*. La deuxième interprétation a trait à deux facteurs : l'affaiblissement physique de Montherlant lui-même qui commence au milieu des années 1920, se traduisant par des séjours multiples dans les hôpitaux, et l'Afrique qui se présente comme un espace de la rencontre avec la faiblesse. C'est en Afrique que Montherlant prend conscience de la disproportion du conflit colonial opposant deux forces inégales. Pour ce qui est d'*Un assassin est mon maître*, rappelons que le personnage principal lui a été inspiré par un employé rencontré à Alger en 1929.

La prise de conscience de la faiblesse pathétique prend place dans l'œuvre de Montherlant à partir de la période africaine. Désormais, ses textes sont placés sous le signe d'une réflexion sur une nouvelle humanité. Comme il y a une ligne de crête chez lui, il y a aussi une ligne d'ombre (Raimond, 1982 : XXXVI). Ces personnages peuvent marcher le long de celle-ci ou de celle-là. Cela ne leur donne ni plus ni moins d'humanité. Exupère est le héros d'un roman. Son héroïsme n'est pas celui de la désinvolture, de la vigueur et de la parfaite maîtrise de soi. Son héroïsme est celui de la sensibilité, de l'émotivité et du doute de soi. Paradoxalement, c'est peut-être par là-même qu'il acquiert plus d'épaisseur humaine et gagne en intérêt romanesque. En construisant ce type de héros, Montherlant ne fait-il pas sortir sa réflexion sur la crise existentielle, qui est aussi la sienne par ailleurs, des limites des chemins battus en la soutirant au poids du contingent ? Ainsi, il hisse son héros au niveau du sublime qui est le propre des types littéraires intemporels.

BIBLIOGRAPHIE :

BADIOU, Alain (2016). Maîtres et esclaves chez Hegel. *Sud/Nord*, 27 (2), 35-47. Cairn.info. <https://doi.org/10.3917/sn.027.0035> [consulté le 15-01-2023].

BRÉMAUD, Nicolas (2018). Particularités de la paranoïa sensitive – Peculiarities of the Sensory Paranoïa. *Perspectives Psy*, 57 (3), 206-213.

DELAY, Jean (1971). Le cas Exupère (préface). In Henry de MONTHERLANT, *Un assassin est mon maître* (pp. 1049-1095). Paris : Gallimard.

DOMENGET, Jean-François (2003). *Montherlant Critique*. Genève : Librairie Droz S.A. Coll. « Histoire des idées et critique littéraire » : Vol. 411.

JUVENAL (1842). *Les Vœux, Satire X*. Traduction par L. V. RAOUL. Bruxelles : Wouters, Raspoet et Cie.

MONTHERLANT, Henry de (1963). *Service inutile*. Paris : Gallimard.

MONTHERLANT, Henry de (1971). *Un assassin est mon maître*. Paris : Gallimard.

MONTHERLANT, Henry de (1982). *La Rose de sable*. In Michel RAIMOND (ed.), *Romans* : Vol. II. Paris : Gallimard.

RAIMOND, Michel (ed.) (1982). *Romans*: Vol. II. Paris : Gallimard.

SIPRIOT, Pierre (1982). *Montherlant sans masque* : Tome I, *L'Enfant prodigue (1895-1932)*. Paris : Robert Laffont.

SIPRIOT, Pierre (1990). *Montherlant sans masque* : Tome II, *Écris avec ton sang (1932-1972)*. Paris : Robert Laffont.